

Nonnes à tout faire

Autor(en): **Garson, Charlotte**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Films : revue suisse de cinéma**

Band (Jahr): - **(2003)**

Heft 15

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-931085>

Nutzungsbedingungen

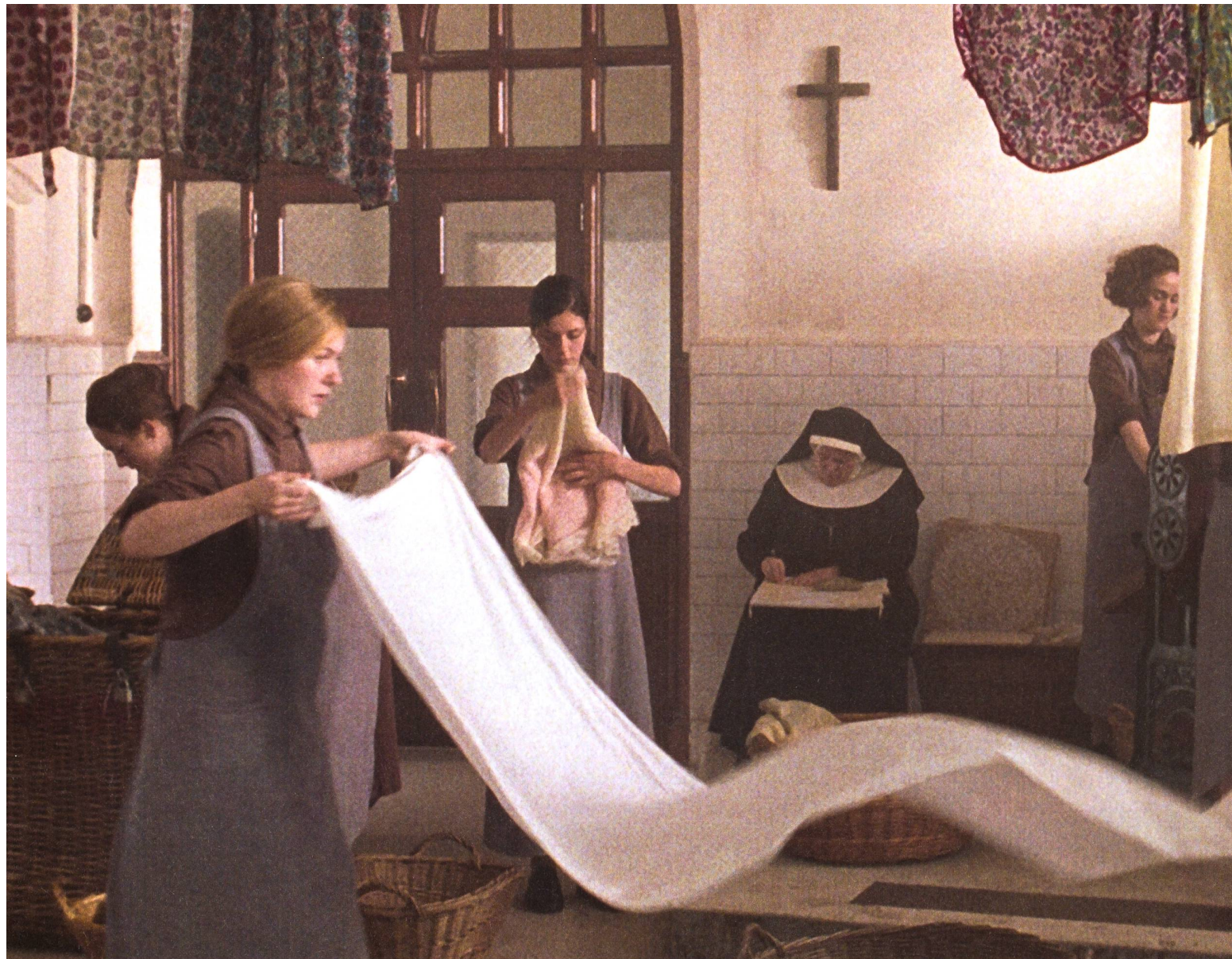
Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Nonnes à tout faire

The Magdalene Sisters de Peter Mullan

Enfermées dans un couvent contre leur gré, trois «filles perdues» survivent tant bien que mal dans des conditions de vie carcérales. Sommes-nous au XVIII^e siècle, dans une nouvelle adaptation de *La religieuse* de Diderot, après celle de Jacques Rivette en 1965? Non: le nouveau film de l'acteur-réalisateur Peter Mullan s'inspire de l'Irlande des années 60! La rencontre réussie d'un sujet à la Ken Loach — l'horreur sociale que fut l'exploitation de dizaines de milliers de jeunes filles — et l'exploration jubilatoire des possibilités de mise en scène qu'offre le huis clos d'un couvent. Par Charlotte Garson

Les premiers plans immédiatement captivants de ce second film de Peter Mullan — l'acteur principal de «My Name Is Joe», déjà réalisateur d'«Orphans» en 1997 — laissent croire que les sœurs du titre sont celles d'une famille nombreuse irlandaise: dans un joyeux tintamarre, on fait la noce au rythme endiablé des percussions d'un prêtre-musicien extraordinairement

concentré. Festolement profane et rituel religieux se mêlent allègrement dans cette scène filmée à la manière du mariage du «Voyage au bout de l'enfer» («The Deer Hunter») de Michael Cimino.

Dans ce dernier film, la fête est le prélude à la conscription des jeunes gens prêts à servir de chair à canon au Vietnam. Ici, c'est un drame presque banal qui a lieu pendant les réjouissances, le viol d'une jeune fille,

Margaret, par un cousin. Mais les mésaventures de la victime ne font que commencer. Inutile d'attendre une quelconque vendetta entre les deux familles pour l'honneur de la fille abusée: nous sommes à Dublin en 1964 et, dans cette société théocratique, Margaret est avant tout coupable d'un péché mortel.

Blanchir l'âme et le linge

Une fois les histoires de deux autres jeunes

Dans des couvents-blanchisseries, les pécheresses devaient (racheter leur âme) sur une planche à laver

filles présentées en des chapitres sobrement séparés par des fondus au noir, «The Magdalene Sisters» les fait pénétrer dans un lieu clos qui sera presque l'unique décor du film, le bien nommé couvent des sœurs de Marie-Madeleine, pécheresses repenties. Enfermées entre des murs épais, elles lavent et relavent le linge livré de l'extérieur par ballots entiers: «À la buanderie, ce sont vos âmes que vous rachèterez» promet la mère supérieure, savoureux personnage de «méchant» qui fait du ciné-club son péché mignon.

Si le comique anticlérical est au rendez-vous (on bénit les premières machines à laver), la comédie n'est pas la veine principale de Peter Mullan. Les «vies» des femmes dont il s'inspire (ce terme n'était-il pas utilisé jadis pour les biographies de saints?) sont réelles, tout comme les Magdalene Homes, couvents-blanchisseries qui ont existé jusqu'en 1996. On ne s'étonne pas qu'en digne héritier de Ken Loach, il se soit intéressé à ce scandale de l'esclavage moderne, ni qu'il ait invité sur le plateau une religieuse qui officia dans ces Homes ainsi qu'une ancienne pensionnaire – au cas où ses libertés artistiques dénatureraient son projet naturaliste!

Virtuosité narrative

On sait que le vérisme a maintes fois accouché de lourdes fictions à thèse à la psycholo-

gie hasardeuse et, avec son sujet «vrai», «The Magdalene Sisters» risquait de tomber dans ce piège. Certes, Mullan ne s'embarrasse pas de nuances: curé pervers, mère supérieure obsédée par l'argent... on n'est jamais très loin du cliché; la réalité en est-elle loin elle-même? À chaque péripétie attendue correspond une anecdote, un échange de regards qui vient relancer le récit: comme dans «Orphans», le cinéaste se plaît à jongler entre les différents personnages pour déjouer l'ennui, à explorer les possibilités spatiales du couvent, à la fois pension de jeunes filles, lieu de travail et prison.

La réussite du projet de Mullan – qui lui a valu le Lion d'or à la dernière Mostra de Venise – tient aussi aux performances fougueuses des trois actrices. Elles rendent les héroïnes assez différentes pour que l'on s'attache aussi bien à Margaret et à sa lucidité sèche qu'à la rage adolescente de Bernadette (une orpheline qui aimait un peu trop parler aux garçons) ou à la docilité triste de Rose (dont le «crime» est d'être fille-mère). D'abord sœurs dans le sens de nonnes, ces filles mises aux fers en plein élan vers l'âge adulte deviennent de vraies sœurs au fil du film, une fratrie de cinéma qui entre à reculons dans un lieu, l'explore avec terreur et conserve à jamais, comme une structure mentale indélébile, l'empreinte de ses recoins les plus noirs; des femmes marquées à vie par l'enfer où elles devaient «racheter leur âme» sur une planche à laver. *f*

Réalisation, scénario Peter Mullan. **Image** Nigel Willoughby. **Musique** Craig Armstrong. **Son** Colin Nicolson. **Montage** Colin Monie. **Décor** Mark Leese. **Interprétation** Geraldine McEwan, Anne-Marie Duff, Nora-Jane Noone, Dorothy Duffy... **Production** PFP Films, Film Council, Momentum Pictures; Frances Higonson. **Distribution** Frenetic Films (2002, GB / Irlande). **Durée** 1 h 59. **En salles** 5 mars.



Le couvent des sœurs de Marie-Madeleine, pension de jeunes filles, blanchisserie et prison

Peter Mullan, l'énergie de la révolte

Depuis son premier grand succès d'acteur dans «My Name Is Joe» de Ken Loach et son prix d'interprétation à Cannes, Peter Mullan a fait du chemin devant et derrière la caméra, mais ses rôles à Hollywood sont loin de l'avoir délogé de son Écosse natale.

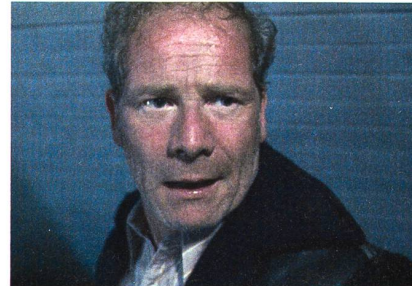
Par Charlotte Garson

L'enfance de Peter Mullan, né à Peterhead en 1960 et élevé dans le sud de Glasgow, ressemble beaucoup à celle que l'on attribuerait volontiers au rôle-titre de «My Name Is Joe»: milieu ouvrier, pauvreté... Pourtant, Mullan est un grand acteur de composition, qui croit dur comme fer dans la puissance du jeu dramatique, comme sa brillante direction d'acteurs le confirme dans les deux longs métrages qu'il a lui-même réalisés.

Un acteur marxiste chez Ken Loach

La maison ornée d'imposants piliers grecs de Moss Park Avenue servait de cache-misère au couple Mullan: dernière ses murs, pas de moquette ni de téléphone ou de télévision, contrairement à ce que croyaient les voisins... Sixième de huit enfants, Peter Mullan a grandi avec l'impression de porter, selon ses propres termes, «un manteau mais pas de culotte». À 14 ans, excédé par l'alcoolisme brutal de son

Peter Mullan



père, il empoisonne sa tasse de thé, que l'intéressé ne boira pas. Ce geste en dit cependant long sur le point de non-retour atteint avec ses fils. C'est dire